

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Les salons, par Catherine Parr. — L'esprit du siècle, par abbé Garnier. — Cerné, enfin ! par P. Colonnier. — Impressions d'Amérique, par J. G. — Question historique, par Anonyme. — Poésie : Les deux grillons, par Rosier. — Exilé par lettre de cachet, par Régis Rois. — Poésie : L'adolescent blasé, par Albert Ferland. — Le nouveau président. — Expérience scientifique (avec gravure), par Colibri. — Carnet du *Monde Illustré*. — Grand'mère (avec gravures), par Henriette Bézançon. — Pour les dames : Les toilettes de visite. — Curiosités scientifiques, par Henri de Parville. — Un conseil par semaine. — Notes et faits. — Faits scientifiques. — Gravure-devinette. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les jeux d'échecs et de dames. — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg ; La mendicante de St-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de M. Félix Faure, le nouveau président de la République française. — Cerné, enfin ! (double page).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LES SALONS



UNE lettre masculine, reçue ces temps derniers, appelle mon attention sur une question difficile à traiter dans ce temps où tout semble consacré aux affaires ou au commerce.

Elle était ainsi formulée :

« Vous, que votre profession et votre genre d'études appellent à analyser tant de choses, pourriez-vous nous expliquer pourquoi il n'y a plus, comme autrefois, un salon où l'on cause, où l'on s'occupe de littérature, d'art, de sciences ; enfin de toutes ces charmantes choses de l'esprit, que faisaient la grande attraction des salons d'autrefois ? Aujourd'hui, dès que vingt personnes sont réunies, il faut les amuser soit par des représentations semi-théâtrales, soit par l'exhibition de cartes et de tables de jeux, qui sont encore un des tristes côtés des affaires. »

Cette question, que tant de personnes se posent chaque jour, ne m'avait jamais fait as-

sez réfléchir pour en trouver la cause, et cependant, elle me paraît facile à apprécier.

Il n'y a plus de salons attrayants par leur conversation, depuis qu'il n'y a plus de vieilles femmes.

Ce n'est certes pas parce que l'on a découvert l'art de rester éternellement jeune, au contraire ; la nature, qui ne perd jamais ses droits, n'a apporté à cet égard aucun changement dans sa manière de procéder ; seulement, les femmes de nos jours s'étiolent, s'affaiblissent au physique et au moral ; mais elles ne vieillissent plus dans l'acception naturelle et presque sublime de ce mot. Elles considèrent comme un malheur ce qui est une des conséquences de la vie, de l'étude, de l'expérience, de la science acquise par le travail du corps et de la pensée. Le salon d'une vieille femme, lorsqu'elle avait une instruction relative et un esprit cultivé, était toujours recherché et considéré comme le plus aimable de tous.

La vieille femme, quand elle sait accepter son rôle, a abandonné toute prétention à la beauté ; elle ne pense qu'à être bonne et à faire valoir les jeunes femmes qui l'entourent. La jeunesse est si disposée à s'incliner avec respect devant une vieille femme qui dirige avec tact et esprit une conversation qui pourrait être, sans elle, ou trop futile ou trop fantaisiste, que l'on aime ce qu'elle dit, que l'on s'intéresse à ce qu'elle pense. Et surtout, on craint les jugements qu'elle peut porter, lorsque l'on sait qu'ils sont dégagés du parti pris qu'amène toujours la rivalité. La femme âgée n'aime plus le mouvement comme les jeunes ; elle sait rester au *home*. et l'on est sûr de l'y trouver, toujours prête à donner des conseils et à rendre service à tous.

Elle est près du foyer, donc on pense que d'autres y seront aussi ; et ces autres sont souvent aussi ceux que l'on recherche et que l'on aime à rencontrer. On arrive, on se groupe, on raconte et l'on sait raconter lorsque l'on se sent écouté avec plaisir.

Dépourvue de tout esprit de rivalité, la vieille femme, avec une invisible baguette de fée, chasse sans que l'on s'en aperçoive, les médisances qui déchirent, et les commérages qui amoindrissent l'esprit. Alors les gens aimables et à large intelligence ceux dont la vue s'élève parfois au-dessus des mesquineries ordinaires de la vie, aimeront à se grouper autour de ce débris du temps passé, dont les yeux pétillent encore d'esprit, et même quelquefois de malice, et dont la bouche sait exprimer des espérances pour les autres, au milieu des souvenirs qui, aujourd'hui, font sa vie.

Le groupe formé d'abord par quelques amis se recrutera surtout parmi ceux qui pensent et qui regrettent, comme elle... Les jeunes femmes y viendront, parce qu'elles sauront paraître plus jolies auprès de la vieillesse sans prétentions qui les fera valoir... Les gens d'esprit, qui se tiennent souvent à l'écart parce qu'ils savent ne trouver dans le monde ni conversation ni échange possible d'idées, se rapprocheront insensiblement du cercle où trône une vieille femme, parce qu'elle n'est distraite ni par la pensée de ses toilettes, ni par celle de ses succès mondains, et ils lui feront une cour qui pourra être enviée par de plus jeunes.

Luttez donc ensuite contre un salon où sera cette vraie et indépendante vieille femme ; le salon où l'on saura en rencontrer aussi de jeunes et jolies, et où les gens aimables et spirituels viendront apporter cet assaisonnement sans pareil, qui s'appelle l'esprit.

Seulement, comme en notre qualité de français nous savons tous que, pour faire un civet il nous faut l'indispensable lièvre, nous comprenons aussi que, pour composer un salon, il faut une vieille femme, c'est-à-dire la chose la plus introuvable qu'il soit à notre époque.

Voilà pourquoi, monsieur, il n'y a plus de salon où l'on cause, où l'on se forme, où l'on se plaise, où l'on aime à vivre, où l'on aimerait presque à mourir...

Joignons-nous donc tous ensemble pour nous écrire avec un profond sentiment de regret, presque sans espérance :

Une vieille femme s'il vous plaît !...

CATHERINE PARR.

L'ESPRIT DU SIÈCLE



L'ESPRIT de ce siècle, où des souffles généreux ont passé, où retentissent les grandes paroles des Montalembert, des Berryer, des Lacordaire et des Ravignan, de ce siècle qui, à son aurore, par la voix de ses grands poètes, vient faire amende honorable au Christ insulté par l'agonie fangeuse du XVIIIe, l'esprit de ce siècle est prompt aux capitulations.

Combien en ai-je vu, des plus purs, des plus droits, des meilleurs, glisser peu à peu sur la pente et s'en aller loin du devoir !

Voyez ce jeune homme : il a au front le double signe de l'intelligence et de la pureté. Il est fier, il est fort, il a le cœur chaud et la main prompte.

Voyez-le sortir, beau de jeunesse et d'enthousiasme, des mains de ses maîtres chrétiens.

Il a, dans ce cœur que gonflent encore les saines émotions du premier âge, une ambition à laquelle les Anges, en vérité, peuvent sourire.

Cet enfant aime à plein cœur. Il a l'ardent désir, l'impérieux besoin de se donner, de se répandre, de se sacrifier. Il aime la vérité, il aime la justice, il aime la gloire. Il aime surtout autour de lui les faibles, les souffrants, auxquels la présomption de ses jeunes forces semble promettre une protection nouvelle. Et déjà luit dans le regard clair dont il mesure l'avenir, l'orgueil à la fois et la douceur des belles actions qu'il rêve, et qu'il accomplira, n'en doutez pas.

C'est un spectacle admirable que celui-là. La droiture d'une volonté qu'aucun calcul, qu'aucune crainte n'entament, la spontanéité d'un élan qui va d'instinct vers l'Idéal, et, répandu sur ses beautés intellectuelles, le charme irrésistible de la jeunesse, je crois en vérité que c'est là une ébauche que Dieu voulut jeter sur la terre de la splendeur de ses archanges !

Je l'ai vu partir ainsi, le pieux et vaillant jeune homme. Ses maîtres, qui connaissaient la vie, l'avaient armé pour la lutte quotidienne. Et devant tant de noblesse et de santé morale, je doutais de ma triste expérience, et je me disais : Celui-ci nous consolera de tous ! Cette ambition restera droite, cet apostolat restera pur, cette sincérité se maintiendra intacte !

Hélas !

Le voici dans la vie, et la vie le meurtrit en tout ce qu'il a de plus délicat et de meilleur. Le voici dans l'action, et de la contemplation de l'idéal, obligé d'abaisser son regard à la vue des détails, sa conscience à la critique des moyens. Cette épreuve est cruelle, croyez-le, et bien peu, sans la grâce, en pourraient triompher.

Et voici que l'ambition, qui n'était chez l'enfant qu'un généreux désir de bien faire, que le rêve héroïque des âmes entièrement belles, voici que l'ambition se précise et devient au cœur de l'homme la passion exclusivement